

L'obscène, approche clinique

Ce qui peut être qualifié d'obscène interroge l'irruption dans le champ de la relation d'un désir enfoui, inavoué, destiné à rester hors du champ de la conscience, amenant ici le sujet à confondre le but et l'objet de la pulsion. Désir qui se donnerait à voir au lieu de rester caché ; désir contournant l'interdit sans lequel il n'est point d'humains. L'obscène révélerait au grand jour, à travers la position du sujet dans la relation, le but inavouable de la pulsion, cette toute-puissance perdue, que chacun s'évertue pourtant à leurrer par le truchement d'un autre objet d'attachement, l'objet culturel commun, rendant possible à la fois le travail de deuil et celui du rêve.

En s'infiltrant partout, y compris dans les dispositifs, les évidences, les pratiques, les propositions éthiques au sein même du travail social, l'obscène y ferait entrave, puisque s'y trouverait condamnée la relation d'altérité. L'autre, le semblable-différent, porteur d'un autre désir, d'une autre histoire, d'une autre culture, d'une autre personnalité, d'une autre manière de donner du sens à ce qu'il est en train de vivre, y serait alors nié, annihilé, réifié. Irruption d'un désir banal, trivial, puisque partagé par tous, mais insu et devant le rester. L'objet de la pulsion serait alors pris pour le but, tandis que l'objet de substitution, celui de la sublimation, y serait congédié. Une telle confusion but/objet révélée au grand jour aurait pour effet de choquer, de rabaisser l'homme, de heurter la bienséance.

L'obscène nous parlerait ainsi de la résurgence de ce qui doit rester hors du champ du visible concernant le désir, pulvérisant ainsi la notion de secret. Derrière le positif de notre désir, qui lui peut se dire et se montrer — chercher à savoir, chercher à maîtriser, aimer, rencontrer l'autre —, se cache un négatif, au sens d'André Green (1983), qui doit s'enfouir dans l'inconscient, rester secret : nier l'autre, tout savoir, tout maîtriser. Négatif qui travaille le sujet, de manière implicite, dans l'insu, et qui menace à tout moment de refaire surface et de se donner à voir dans la relation, en la rendant impossible. Pour le dictionnaire, est obscène « ce qui blesse ouvertement la pudeur dans le domaine de la sexualité », « ce qui offense le bon goût ou la morale », « ce qui est choquant par son caractère inconvenant, sa trivialité, sa crudité. »

Le domaine de la sexualité concerne le désir et la quête d'amour. L'obscène viendrait montrer trivialement, crument, ce qui sous-tend notre désir, mais que l'on n'a pas à connaître lorsque nous désirons et lorsque nous aimons. Car si aimer et désirer sont des verbes nobles, positifs, ils sont soumis à un négatif honteux qui les travaille en secret, l'omnipotence. Lorsque l'insu se donne à voir, le désir et la quête d'amour sont alors réduits à une triviale obscénité. L'adjectif « trivial » évoque quelque chose d'infiniment banal, commun à tous, auquel est associé l'idée de grossièreté, de malséance et d'incongruité : l'expression directe et crue de la toute-puissance écrasant le rêve et rendant inutile le travail de deuil. Sans doute est-il question de cette dualité de la pulsion que Sigmund Freud (2010) appelle *Éros* et *Thanatos*. La pulsion pousse à la satisfaction totale et à la mort du désir (*Thanatos*), mais l'interdit permet la relance continue du désir (*Éros*), la satisfaction ne pouvant être que partielle.

L'obscène est la manifestation visible, dans toute sa crudité, de manière abrupte, choquante, indigne, de ce qui doit rester secret, provoquant un sentiment de honte, si bien décrit par Serge Tisseron (1992), heurtant le bon goût et bousculant la morale, c'est-à-dire ici la loi à laquelle doit se conformer l'action humaine. La « morale » ici sous-tend l'idée d'une loi universelle à laquelle tout être humain doit se conformer sous peine de sortir du champ de l'humain. Elle pointe les limites de la condition humaine.

Le dictionnaire d'étymologie de Bloch et Wartburg (1968), nous renvoie au latin *obscaenus* dont le sens primitif est : « de mauvais augure. » L'idée d'une menace sourde, décrite sous la forme d'un néfaste présage, de l'annonce d'un grand malheur à venir, se rajoute à la révélation triviale, incongrue, inconvenante, honteuse de cette part obscure du désir et de la quête d'amour.

La recherche dans les dictionnaires de Français et d'étymologie devrait nous suffire pour élaborer le sens de « l'obscène », mais la clinique accorde également, une importance à la phonétique et aux associations d'idées. Entendre ob-scène, c'est évoquer un sens que n'indique ni l'étymologie, ni le dictionnaire, mais qui s'inscrit en cohérence, puisque ce serait « quelque chose mis devant la scène, auquel le regard ne peut se dérober, obligeant à un face à face ».

Nous avons donc trois éléments pour définir le concept :

- Un interdit posé sur la toute-puissance, imposant à l'homme des limites dont la transgression fait honte.
- Un bien mauvais présage en découle : une sorte d'apocalypse à venir, un effondrement de l'humain.
- Une transgression qui se dévoile et s'impose au regard.

Ces trois sens évoquent, pour le clinicien :

- La castration (la loi œdipienne), qui pose l'interdit de la fusion et de la toute-puissance pour permettre à l'humain d'advenir.

- L'inceste et le parricide qui rendent impossible l'inscription dans l'humanité.
- Le secret et sa dynamique, au cœur de la relation : ce qui se donne à voir et ce qui se cache.

L'interdit de la toute-puissance

Selon Donald Wood Winnicott (1989), le petit enfant, juste après sa naissance, éprouve un sentiment de toute-puissance, illusion qui lui permet de penser que le monde extérieur, en l'occurrence sa mère, le premier objet auquel il s'attache et dont il dépend pour vivre, ne fait qu'un avec lui. Puis, progressivement, les absences répétées de la mère, vécues dans « une angoisse inimaginable » comme la possibilité d'être abandonné et de mourir, permettent d'aborder la désillusion. Là s'éprouve l'intuition d'une réelle différenciation moi/autrui. Heureusement, la mère alterne sa présence et ses absences, ce qui permet à chaque moment de présence de retrouver l'illusion. Car si l'absence de la mère renvoie à la désillusion, sa présence reconstruit l'illusion dans la dualité de la relation. Et c'est dans une alternance d'illusion et de désillusion que peut s'élaborer petit à petit la différenciation moi/autrui, qui s'affirmera de manière définitive au moment de l'Œdipe lorsque le petit enfant se heurtera à la loi du tiers, la loi de la réalité. L'objet premier, la mère, se dérobe alors définitivement comme objet de retour à l'omnipotence infantile et le sujet passe de la frustration, qui est attendue de ce retour, à la castration, qui en proclame la perte irrémédiable et l'obligation d'en faire le deuil pour continuer le rêve.

Le sentiment d'omnipotence appartient alors à l'histoire de chacun et peut s'entendre comme un paradis perdu dont il faudrait faire son deuil pour pouvoir continuer à y rêver. L'objet total immédiat n'est plus. Il faut renoncer à cet objet premier, en faire le deuil, pour investir un autre objet symbolique, partiel, avec lequel on pourra savoir davantage, maîtriser un peu plus et rencontrer l'autre, semblable et différent, sans jamais être tout-puissant, tout en continuant à rêver en secret qu'un jour peut-être on le sera. Le but de la pulsion est alors dissocié de son objet. Il faut passer par un autre objet pour espérer atteindre le but, faire le deuil du premier pour investir le second. Cette sublimation impose de renoncer à la satisfaction immédiate du but, pour y travailler, étape par étape. Le déplacement vers un objet qui n'est pas à lui seul la toute-puissance, permet au sujet de rêver à elle en secret. Nostalgie du paradis perdu, de ce lieu sans manque, sans altérité et sans attente.

L'épreuve et l'expérience de la castration condamnent l'omnipotence et la refoule dans l'inconscient où elle demeure désir secret, insu, permettant le déplacement vers un autre objet d'amour, partiel, incomplet, symbolique. Avec cet objet, le savoir n'est pas absolu, il n'est pas immédiat, il se construit progressivement et le non-savoir demeure ; la maîtrise est partielle, quelque chose échappe toujours ; l'altérité n'est pas absente, elle est présente. Le secret demeure comme la marque de la coupure ou de la séparation entre soi et l'autre. L'obscène est compris comme un retour du refoulé, irruption sur la scène de ce qui aspire à la disparition du non-moi, du non-savoir, de la non-maîtrise, du manque, de l'incomplétude et du secret.

Pour Sophie de Mijolla-Mellor (1992), le fantasme d'omnipotence équivaut à la nostalgie d'un accès au sens par contact direct, à un savoir qui saute aux yeux ou s'impose de lui-même et qui provient du lieu où les questions ne se posaient pas. La pensée, comme la quête de savoir, est alors prise dans un paradoxe : elle vise à retrouver l'évidence perdue d'un temps sans secret, mais c'est précisément la perte de l'évidence et l'apparition du secret qui la fondent.

Un mauvais augure

L'augure d'une toute-puissance réalisée est apocalyptique au sens où brisant les limites de la condition de l'homme, elle vise à le détruire. À l'origine, le mot grec, *ἀποκάλυψις* (apocalypse) signifie « dévoilement » et évoque la révélation faite aux hommes par les Dieux de leurs propres secrets. Mary Balmory (1993) propose une interprétation clinique du mythe de la Genèse. Élohim exclut l'Homme du secret de la toute-puissance et le serpent révèle à l'homme le désir qui le pousse : prendre la place d'Élohim pour être Tout-Puissant. L'expérience de la transgression, on le sait, chasse l'homme du paradis et l'assigne aux limites de sa condition. La littérature apocalyptique, comme le souligne Jean Hadot (1983), désigne alors l'ensemble des ouvrages qui contiennent des révélations faites par Dieu aux hommes sur le secret de sa toute-puissance. Ces révélations plongeront l'homme dans les affres de l'apocalypse en provoquant un effondrement catastrophique mondial. Au sens freudien, la transgression de l'interdit œdipien se traduit par l'inceste et le parricide qui consistent à prendre la place du père paraissant tout-puissant ou de sa figure pour connaître son secret. La transgression doit se manifester sur un plan symbolique et/ou imaginaire pour que l'humain demeure. Si elle s'effectue dans le réel, elle enlève à l'homme son humanité.

Le non-savoir et le secret ordinaire de la relation

La présence de l'autre, ce non-moi autonome, est liée au secret qui marque la coupure entre soi et l'autre et l'autonomie du sujet, libérant de la fusion et de la confusion entre les deux — voire le texte de Jean-Yves

Bonello (1998). Être tout-puissant c'est être tout. Ne pas l'être c'est éprouver un manque de savoir, un manque de maîtrise, une incomplétude. Le secret renvoie à la castration, à l'impossible fusion, à la perte définitive de l'objet de la toute-puissance. La castration provoque la coupure ou l'autonomie du sujet qui se définit avec du secret. Sur le modèle du « Moi-peau » dont parle Didier Anzieu (1985), il existe un « Moi-secret », qui marque la séparation entre le sujet et le monde, entre le sujet et les autres Gérard Netter (2005, pp. 169-171). Sans une séparation claire entre soi et l'autre, sans la présence du secret qui marque cette séparation, il n'y a pas de relation possible. Tel est le sens de la castration.

La position mégalomaniacale dans le champ de la relation

Nous avons souligné, en introduisant ce propos, trois éléments pour définir l'obsécène. Un interdit dont la transgression blesse la pudeur et choque la morale, un mauvais augure, une transgression qui se dévoile.

L'interdit définit les limites de l'homme. L'homme ne peut être Dieu. Il ne peut être ni son père ni ses maîtres qui, pourtant, lui donnent l'impression de tout savoir et de tout maîtriser. Tout juste peut-il espérer un jour prendre leur place, par un long travail d'élaboration, avec un objet symbolique qui reconnaît le manque, le non-savoir, la non-maîtrise et l'altérité. C'est à cette seule condition qu'il peut être un être humain, parlant, désirant, social, culturel. L'expérience de la castration œdipienne assigne à l'homme les limites au-delà desquelles celui-ci perdrait identité humaine. En se donnant à voir de manière crue, le désir honteux d'omnipotence blesse la pudeur et choque la morale issue de la castration, puisqu'il révèle au grand jour ce qui doit rester enfoui, caché, secret : le désir d'être plus qu'un homme, un dieu tout-puissant. Et cette échappée du désir hors-la-loi est de très mauvais augure : la barbarie, l'apocalypse, l'anéantissement de l'humain, y sont annoncés.

Obsécène serait alors l'apparition, dans le champ de la relation, de « la position mégalomaniacale ». La position évoque la manière dont se place le sujet, son attitude, sa posture, sa présentation, la manière singulière avec laquelle il va aborder l'autre. Devant l'angoisse de la perte de l'objet ou de la castration, trop fortement liée au risque d'un anéantissement du Moi, le sujet se défend par le déni de l'autre, de sa différence et de son secret, par le déni de la réalité. Il s'installe alors dans une position mégalomaniacale, position référée à cette place infantile, fusionnelle, d'où s'éprouve le sentiment d'omnipotence qui appartient à l'histoire de chacun et qui peut s'entendre comme celle du paradis perdu. Dans cette position de toute-puissance, le sujet est encore aveugle à l'existence de l'autre, comme il est aveugle à l'existence du secret, au manque, au non-savoir, à la non-maîtrise, à l'incomplétude. Cette position peut piéger l'enseignant, par exemple, et se traduire par un interdit d'enseigner (Gérard Netter, 2005, pp. 223-226).

Cette position est à comprendre comme un trait du sujet aux prises avec l'ambivalence, *Éros* et *Thanatos* s'affrontant au cœur des pulsions de savoir et d'emprise, tels le désir et l'interdit au cœur du secret. Le désir est celui de la mort du désir et de l'assèchement du manque. L'interdit maintient en vie le désir en consacrant la permanence du manque. Ces deux forces antagonistes s'affrontent en permanence à l'intérieur du sujet et se tiennent l'une et l'autre en respect. Si l'interdit baisse la garde, le désir pousse vers la position mégalomaniacale. Si le désir s'efface devant la force de l'interdit, le sujet s'immobilise et disparaît.

L'obsécène, retour du refoulé, position mégalomaniacale

Est obsécène ce qui dévoile, à travers la position du sujet, l'implicite caché dans le désir et la quête d'amour, désir de fusion et de toute-puissance, implicite honteux : sortir des limites assignées à l'homme. Banal, trivial, puisque commun à tous et honteux, puisque frappé d'un interdit, dont la transgression renvoie à la disparition de l'enveloppe contenante, l'enveloppe frontière, le Moi-peau, le Moi-secret. L'obsécène se comprend comme l'anéantissement de l'intime, équivalent de la néantisation du sujet. L'expérience de la castration oblige la pulsion à changer d'objet. Cet objet de substitution est capable de leurrer le désir, en lui proposant d'atteindre le même but, peut-être, un jour. Il s'inscrit dans les limites de la condition humaine, il porte en lui du secret, il reconnaît l'altérité il ne permet ni de supprimer le manque, ni le non-savoir, ni la non-maîtrise. Le désir et la quête d'amour se déploient avec cet objet incomplet. Mais le but sous-jacent, inconscient reste de récupérer l'objet perdu, de retrouver l'Eden, l'omnipotence, de posséder le savoir absolu et immédiat de l'évidence, d'éprouver la maîtrise totale, de supprimer le secret, de dénier l'altérité et le manque. Mais le but a la valeur de la ligne d'horizon qui recule au fur et à mesure que l'on s'en approche, étoile inaccessible que l'on peut rêver d'atteindre un jour, mais un jour seulement.

L'homme ne peut dépasser les limites de l'homme ; et si ce qui le caractérise est d'en avoir secrètement le désir, celui-ci doit composer avec l'interdit, tel qu'il se vit au moment de la castration. Le rêve de toute-puissance s'inscrit dans un objet de substitution qui reconnaît l'altérité, le secret, le non-savoir, la non-maîtrise, le doute, le manque. L'interdit impose le deuil qui rend possible le choix de l'objet avec lequel le rêve se déploie. Le rêve et le deuil sont les deux formes de travail psychique qui permettent à l'homme

d'affronter le réel. Le désir compose avec l'interdit pour aborder le réel avec l'imaginaire et le symbolique. Au-delà, l'obscène, qui voit la primauté du désir sur l'interdit pour l'inscrire de manière visible dans le réel, annonce la fin de l'humain en l'homme et l'arrivée de la barbarie.

En ce qui concerne notre domaine d'activité, qui s'inscrit dans la relation aux autres, l'obscène fait figure d'interdit de transmettre, d'éduquer, de soigner, d'accompagner. La rencontre avec l'autre suppose d'accepter de ne pas tout savoir, de ne pas tout maîtriser, de reconnaître et d'accepter l'espace du secret propre à chacun, de prendre le temps de la recherche, de se méfier de toute forme d'évidence. L'autre ne demande pas à être expliqué, mais à être compris, il ne demande pas à être connu, mais à être reconnu. Il convient donc d'être attentif à ce qui, en nous ou dans l'institution, dans nos actions, peut surgir de manière inconsciente pour faire entrave, fonctionnant ainsi comme un interdit de transmettre ou d'éduquer ou comme un interdit du travail social, car ces actions en relation avec l'autre impliquent la reconnaissance de l'altérité.

Gérard Netter est enseignant spécialisé, formateur,
docteur en Sciences de l'Éducation, psychologie clinique

Bibliographie :

- Anzieu, Didier, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.
Balmory, Marie, *La divine origine*, Paris, Grasset, 1993.
Bloch, Oscar et Von Wartburg, Walther, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1968.
Bonello, Yves-Henri, *Le secret*, Paris, PUF, 1998.
Freud, Sigmund, *Pulsions et destin des pulsions*, Paris, PUF, 2010.
Hadot, Jean, *La littérature apocalyptique*, in Encyclopaedia Universalis, vol. 2, Paris, 1983.
Green, André, *Le travail du négatif*, Paris, Minuit, 1993.
Mijolla-Mellor, Sophie de, *Le plaisir de penser*, Paris, PUF, 1992.
Netter, Gérard, *Le trouble de l'enseignant face à l'échec d'un enfant adopté*, Paris, L'Harmattan, 2005.
Tisseron, Serge, *La honte, psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod, 1992.
Winnicott, Donald Woods, *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1989.